

## Henry Miller et notre faculté de libération

Jean Filiatrault

Volume 2, numéro 2 (8), mars-avril 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59701ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Filiatrault, J. (1960). Henry Miller et notre faculté de libération. *Liberté*, 2(2), 79-83.

# Henry Miller et notre faculté de libération

JEAN FILIATRAULT

## Miller et l'obscénité

Analyser les pensées que provoque la lecture attentive d'Henry Miller est aussi téméraire et dangereux, particulièrement dans notre petit monde, que sont difficiles à définir la nature et le sens de l'obscénité. Il semble qu'on ne puisse aborder cet écrivain avec sérieux, tenter de le comprendre, encore moins de l'estimer, sans se heurter au bloc compact que forme l'immensité des bien pensants. Il est significatif de constater combien tous tombent officiellement d'accord pour condamner son oeuvre au nom de l'obscénité sans qu'on ait réussi jusqu'ici, après des siècles de recherches certainement intensives de la part des juristes et des moralistes, à en trouver une définition susceptible de satisfaire aux exigences d'une conscience dite collective. Malgré cela, on cherche encore cette définition.

Les erreurs de l'histoire, les leçons des civilisations disparues, la fausse immuabilité des lois qui semblaient régir l'univers, les illusions et les sophismes sur lesquels se sont appuyés les grands courants philosophiques du monde ancien et dont certains ont encore cours de nos jours, rien de tout cela ne nous aura incités à plus de prudence, à moins de rigueur et d'entêtement, ne nous aura menés à conclure que la raison, la morale et l'intelligence ne sont pas nécessairement du côté de la vérité, que ce que nous croyons juste peut être foncièrement injuste. Nous aimons trop profondément nos erreurs, nous y sommes trop habitués; rien, absolument rien ne doit nous détromper. Nous préférons trop notre béate quiétude, notre confort intellectuel pour ne pas fermer toutes les avenues qui pourraient conduire à notre faculté de réflexion. Nous vivons dans un monde immuable: nous sommes trop des enfants pour renier les vérités de nos pères. Et la vie nous emporte, elle nous est retirée avant que nous ayons pleinement vécu.

En ce qui concerne Miller, et pour les raisons qui précèdent, nous croyons plus sage de pratiquer la politique de l'autruche et de condamner sans trop approfondir après avoir goûté, secrètement bien entendu, le plaisir équivoque que sa lecture procure aux consciences étriquées.

Le monde se partage en deux catégories. D'abord, celle très réduite des êtres libres à partir d'eux-mêmes et qui ne se soumettent qu'en apparence aux règles et limitations de la société dans laquelle ils doivent vivre. Au cours de la longue et lente histoire du

genre humain dans le chemin de la perfectibilité, ces êtres se sont manifestés d'une manière ou d'une autre, la plupart en refusant d'accepter les vérités installées à coup de sanctions qui ont étouffé leur époque. Ils ont été de tous temps rejetés, et presque toujours sous des prétextes étrangers à leur action véritable. L'autre catégorie, très nombreuse celle-là, groupe les êtres au tempérament d'esclave à qui on fait croire qu'ils vivent dans un climat de liberté. Il faut leur cacher la vraie nature de l'homme de crainte qu'ils se reconnaissent et qu'ils se perdent, croit-on. Le moyen d'y arriver est si simple, il suffit de fausser le sens de l'erreur, de développer l'idée de culpabilité, d'imposer des moeurs, des morales, des sanctions, des lois.

Peut-être a-t-on raison de le faire? Peut-être notre degré d'évolution le commande-t-il encore, et pour quelques siècles à venir? Cela est possible après tout. Mais on se pose une question: qui trouve profit de cet état de chose? Car il y a toujours un profiteur quelque part. Une partie du genre humain s'est toujours considérée, sous des formes diverses, comme une élite de droit divin. Pour arriver à se maintenir, il lui a fallu inventer un sens de la justice, un sens de la vertu qui ne menacent pas ses privilèges. Cette élite, aussi ancienne que l'homme, a passé avec souplesse dans le camp des démocraties modernes, après les avoir combattues frénétiquement. (Elle finira bien par passer dans le camp du communisme.) Elle accepte de donner une pseudo-liberté, et ce don est sans danger pour elle puisque les mythes et les tabous sont bien ancrés dans les consciences.

Or, de nos jours, le principal ennemi de cette élite est le sexe (première manifestation importante de libération). Qu'arriverait-il si les hommes étaient plus heureux qu'ils ne le sont, si le sexe n'était plus cette passion maudite qu'il faut mater à tout prix (et l'homme en même temps)? On fustige, on menace, on sanctionne, on prophétise les pires calamités, les pires aberrations, et on sait choisir les expériences passées qui peuvent servir de preuves irréfutables. Mais on oublie cette vérité évidente que personne n'est moins affamé qu'un homme bien nourri. On ne se demande pas si l'expérience de cet ostracisme séculaire s'est démontrée concluante; on refuse de voir que la proportion des sages et des fous reste sensiblement la même au cours des âges et que la défense ou la licence ne change rien à cet état de chose.

Pour cette élite, les hommes sincères sont presque toujours des dangers. Miller est un homme sincère. Il l'est trop, ce qui permet de le condamner au nom de l'obscénité, et alors tout est bien puisque son véritable message ne parvient pas à bonne adresse. Et personne ne le lit, ne doit le lire.

Il est lu quand même, heureusement, et dès qu'on a dépassé ce plaisir équivoque dont il est fait mention plus haut, on découvre

la pensée d'un esprit libre dans la plénitude du mot. En allant jusqu'au bout de lui-même, Miller allume, dans les chambres noires que sont les consciences, des phares éclatants et les obscurités ainsi plongées en pleine lumière réjouissent les uns, apeurent et froissent les autres, ceux qui volontairement ou non refusent catégoriquement de se connaître. *"Je sens que rien ne serait tenu pour obscène, écrit Henry Miller<sup>1</sup>, si les hommes allaient jusqu'au bout de leurs plus secrets désirs. Ce qu'un homme redoute le plus est d'être mis devant la manifestation, en mots ou en actes, de ce qu'il a refusé de vivre, de ce qu'il a étranglé ou refoulé dans son inconscient."* Ce qu'on lui impose d'étrangler et de refouler, devrait-on dire. Tout cela au nom du bien, du beau et du bon et, aussi étrange que cela soit, avec une sincérité égale à celle de Miller. C'est là un faible aspect de la tragédie humaine.

### Miller et la sincérité d'être

*"Surtout, ne croyez pas vos amis, quand ils vous demanderont d'être sincère avec eux. Ils espèrent seulement que vous les entretenez dans la bonne idée qu'ils ont d'eux-mêmes, en les fournissant d'une certitude supplémentaire qu'ils puiseront dans votre promesse de sincérité"*<sup>2</sup>. Ce conseil correspond à une réalité de nombreuses fois vérifiée. En refusant de le suivre, Miller se perd aux yeux des bien pensants. C'est qu'il place la sincérité au-dessus de tout. Et cela lui est possible car, même dans les moments de pire désespoir, et il en a connu, jamais ne l'abandonne la plus grande et la plus précieuse des sérénités. Soucieux avant tout de ne pas être divisé contre lui-même, il choisit de risquer l'aigreur, voire la haine. Il n'est pas homme à sans cesse s'inquiéter de l'opinion d'autrui, ni à trouver ou à inventer des raisons à ses pensées et à ses actes antérieurs. Il préfère s'employer à la découverte la plus exacte possible de sa propre vérité plutôt que de tenter de les justifier et de les grouper dans une espèce de cohérence factice qui ne risquerait pas de déplaire. Pour protéger sa sincérité, il n'a pas à édifier son propre système: il craint trop d'élever entre lui et l'objet de sa recherche une barricade justificatrice. Il n'a de pitié ni pour lui, ni pour les autres, ni même pour ceux qu'il aime ardemment. *"Il faut, écrit-il, dépasser la pitié si l'on veut que la sensibilité parte des racines mêmes de l'être. On ne fabrique pas un nouveau ciel, une nouvelle terre, avec des faits. Il n'y a pas de faits; il n'y a qu'un seul fait, qui est que l'homme, n'importe quel homme n'importe où dans le monde, est en voie d'ordination"*<sup>3</sup>. Il accepte de vivre librement et pleinement, avec passion, souffrance et soumission à son destin. Sa pensée ne débouche pas

<sup>1</sup> *"L'Obscénité et la Loi de la Réflexion"*.

<sup>2</sup> Albert Camus, *"La Chute"*, p. 97.

<sup>3</sup> *"Tropique du Capricorne"*.

sur l'absurde. Il ne confond pas l'absurde et l'absurdité. Il ne connaît pas la désespérance. Il se voit avec lucidité, et par ce fait, voit l'humanité entière, et il aime ce qu'il voit, les hommes avec leur boue et leur grandeur. Aux questions concernant la destinée de l'humanité, les raisons de sa présence sur la terre, il n'imagine pas de réponses. Il préfère l'attente, la sagesse et la sérénité. Il ne se connaît qu'un devoir et qu'un droit: vivre. Que chacun vive sa vie, semble-t-il dire, et la paix nous sera donnée par surcroît.

Qu'il lui serait facile de mentir, avec un peu de ruse d'éliminer de toute son oeuvre les passages qui choquent! Ce qui en resterait, la plus grande part et la plus importante, deviendrait une charge terrible contre l'homme civilisé. Miller n'a pas cette malice et cette intelligence des enfants du siècle. Il dit tout, il cherche tout, il ne veut rien se cacher, il place sa vérité au-dessus de tout, au-dessus des ennemis qu'il se fait. Il préfère la lumière car il se sait capable d'aimer même ses ennemis. On dirait qu'à son insu, et comme possédé malgré lui par un besoin d'équité, il veuille fournir au monde en même temps qu'il l'attaque une arme de défense contre lui. Cette arme, l'obscénité qu'on lui prête, seulement une grande sincérité innée l'oblige à la fournir. C'est un homme possédé par la grâce, une grâce à laquelle on n'a pas réussi à donner un nom parce qu'on n'en connaît pas encore l'utilité, mais seulement la menace.

### **Miller et son voyage intérieur au pays des hommes**

Comme le prétend avec raison Jean-Michel Hornus<sup>4</sup>, l'oeuvre de Miller, c'est d'abord et avant tout une autobiographie spirituelle. N'ayant pas, comme la majorité des occidentaux, une compréhension de l'individualité qui l'opposerait à l'humanité, le voyage qu'il raconte est à la fois unique et universel; il ne le prétend pas extraordinaire mais exemplaire... et cela pourrait être une justification aux expériences sexuelles qu'il décrit. *"Je ne considère pas mes aventures sexuelles comme ayant été le moins du monde extraordinaires et je ne m'y suis pas non plus lancé en vue de me libérer (du moins consciemment). J'ai été un chercheur depuis mon enfance. Comme je pense que Rimbaud l'a été. La tragédie, s'il y en eut une, a consisté en ce que ni l'Eglise ni l'école ne furent capables de m'offrir ce que je cherchais. J'ai eu ce grand privilège, que nous avons tous, de rencontrer quelques individus extraordinaires au début de ma vie et j'ai reconnu leur influence dans mon dernier livre. Mais peut-être n'ai-je pas eu un caractère suffisant pour retirer tout ce que j'aurais pu de ces rencontres fournies par le hasard. Ou plutôt, peut-être n'étais-je pas prêt. Je pense vraiment que j'ai eu plus d'expérience de la*

<sup>4</sup> "J'ai rencontré Miller, un coeur pur", "La Tour de feu", no 47.

*vie que la plupart des hommes. Je n'en exagère pas l'importance, bien que je semble lui avoir donné une large place dans mes oeuvres autobiographiques; mais c'est seulement parce que je désirais être entièrement véridique*<sup>5</sup>.

Miller à la recherche du temps perdu est plus grand que Proust, plus véridique certainement. Il ne tronque pas les faits, il n'atténue pas son rôle. Puis, que de chemin parcouru depuis les TROPIQUES jusqu'à NEXUS. Au fur et à mesure des parutions, le style s'affermi et se condense, la pensée devient de moins en moins diffuse. Au seuil de ce temps retrouvé, la sagesse a remplacé l'enthousiasme nerveux du début. La forme accepte mieux les conventions du genre et nous arrivons à NEXUS, la plus dépouillée de ses oeuvres.

NEXUS conduit Miller aux portes de la terre promise, il quitte l'Amérique pour l'Europe, continent où il aurait dû et voulu naître. NEXUS raconte les difficultés de création du premier ouvrage littéraire. *"Pourquoi suis-je si obsédé par la vérité? Et la réponse me vint instantanément, nette et sans bavures. Parce qu'il n'y a que la vérité et rien d'autre que la vérité. Mais une toute petite voix m'objectait: il y a aussi la littérature. Au diable la littérature! Le livre de ma vie, voilà ce que j'écrirai"*<sup>6</sup>. Et voilà ce qu'il écrit... le livre de sa vie, récit de son voyage intérieur au pays des hommes.

L'oeuvre de Miller ne s'analyse pas par tranche, au rythme de sa parution. Pour comprendre NEXUS, il faut avoir lu ce qui y conduit. Rien n'est à ajouter, rien n'est à retrancher, si l'on veut saisir le jugement qu'il porte sur les hommes. Et ce jugement est aussi terrible que profond. Mais nous sommes en confiance parce qu'il nous vient d'un homme que la solitude n'effraie pas, qui accepte de rester debout, au faite de sa vie, sans tuteur, sans appui, en toute liberté et avec le risque qu'elle comporte. Il tombe, il se replie sur lui-même, le malheur le frappe, il connaît le désespoir, mais jamais il n'abdique. Il accepte de faire le voyage d'un homme libre au pays des esclaves. A cause de cela est-il rejeté des siens? Car il a subi, d'une façon plus aiguë peut-être, le même traitement que D. H. Lawrence. Le véritable motif du rejet de ce dernier n'est pas qu'il ait osé enseigner au couple humain le véritable but et la véritable utilisation de l'amour, mais cet autre plus secret qu'il osa prendre fait et cause pour le mineur et le serf contre la classe dominante, (autre visage d'une élite de droit divin). Il est si facile, pour condamner, d'invoquer le prétexte moraliste. Henry Miller n'a pas échappé à l'étroitesse d'esprit et aux manifestations de la peur.

Jean FILIATRAULT

<sup>5</sup> Lettre de Miller à Jean-Michel Hornus: "La Tour de feu", no 47.

<sup>6</sup> "Nexus", Editions Buchet/Chastel-Corrêa, p. 317.